

LA ROBE EN MIEL  
*roman*

*Automne-hiver*

En dehors du côté spectaculaire de certaines des robes créées par Marie dans le passé — la robe en sorbet, la robe en calycotome et romarin, la robe en gorgone de mer que paraient des colliers d'oursins et des boucles d'oreilles de Vénus —, Marie s'aventurait parfois, en marge de la mode, sur un terrain expérimental proche des expériences les plus radicales de l'art contemporain. Menant une réflexion théorique sur l'idée même de haute couture, elle était revenue au sens premier du mot couture, comme assemblage de tissus par différentes techniques, le point, le bâti, l'agrafe ou le raccord, qui permettent d'assembler des étoffes sur le corps des modèles, de les unir à la peau et de les relier entre elles, pour présenter cette année à Tokyo une robe de haute couture sans couture. Avec la robe en miel, Marie inventait la robe sans attaches, qui tenait toute seule sur le corps du modèle, une robe en lévitation, légère, fluide, fondante, lentement liquide et sirupeuse, en apesanteur dans l'espace et au plus près du corps du modèle, puisque le corps du modèle était la robe elle-même.

La robe en miel avait été présentée pour la première fois au *Spiral* de Tokyo. C'était le point d'orgue de sa dernière collection *automne-hiver*. A la fin du défilé, le mannequin surgissait des coulisses vêtu de cette robe d'ambre et de lumière, comme si son corps avait été plongé intégralement dans un pot de miel démesuré avant d'entrer en scène. Nue et en miel, ruisselante, elle s'avançait ainsi sur le podium en se déhanchant au rythme d'une musique entraînante et rythmée, les talons hauts, souriante, accompagnée d'un essaim d'abeilles qui la suivaient à la trace en bourdonnant en suspension dans l'air, aimanté par le miel, tel un nuage allongé et abstrait d'insectes vrombissants qui accompagnaient sa parade et tournaient avec elle à l'extrémité du podium dans une embardée virevoltante, comme une projection d'écharpe échevelée, sinueuse et vivante, grouillante d'hyménoptères qu'elle emportait dans son sillage au moment de quitter la scène.

Tel, du moins, était le principe. En pratique, les difficultés s'étaient multipliées, et la présentation de la robe en miel au *Spiral* avait nécessité des mois de travail et la mise en place d'une petite cellule spécialisée à Tokyo qui s'était consacrée exclusivement au développement du projet de la robe en miel. Dès le départ, il avait fallu choisir entre travailler avec de vraies abeilles ou de faire appel à un système de faux insectes téléguidés, en s'appuyant sur les travaux les plus récents d'un spécialiste japonais de biorobotique, qui avait créé de minuscules robots aériens dotés de capteurs électroniques ventraux. Après examen de la question, et de nombreux échanges de courriers électroniques entre Tokyo et Paris, agrémentés de

documents joints croquignolets qui contenaient des schémas complexes de prototypes volants miniaturisés, qui avaient des allures sibyllines de machines à voler de Léonard de Vinci, il apparut qu'il était techniquement possible de faire voler un essaim d'abeille sur un podium de mode. Le principal point positif mis en lumière par les collaborateurs de Marie était que les colonies d'abeilles sont dociles et suivent partout aveuglement leur reine (si une reine parvient à s'échapper d'une ruche, toute la colonie la suit dans la nature, de sorte que certains apiculteurs n'hésitent pas à couper les ailes de leurs reines pour éviter de tels exodes collectifs). Lors d'un premier voyage préparatoire que Marie avait fait au Japon, son assistant lui avait arrangé un rendez-vous avec un apiculteur corse qui vivait à Tokyo, et Marie s'était retrouvée à déjeuner dans un restaurant panoramique de Shinjuku avec un certain M. Tristani ou Cristiani (dont le prénom n'était rien moins que Toussaint). C'était un homme sympathique, débonnaire, vêtu de tweed, de chevrons, de beige et de bordeaux. Il avait le poignet dans le plâtre et le bras en écharpe, et portait d'épaisses lunettes aux verres teintés de jaune qui cachaient un regard aigu, rusé et méfiant. Il avait fait savoir à Marie qu'il était enchanté de déjeuner avec quelqu'un de connu, même si lui-même, toussota-t-il en riant, personnellement, n'avait pas l'honneur de la connaître (oui, je suis très connue, mais personne ne le sait, avait souri Marie — c'est le fin du fin de la notoriété).

M. Tristani ou Cristiani s'était déployé d'aise sur son siège dans la grande salle à manger déserte du restaurant panoramique. Il avait commandé un apéritif et aurait aimé poursuivre avec Marie de tels marivaudages insouciantes pendant le déjeuner, mais Marie n'avait pas l'habitude de badiner pendant les rendez-vous de travail, et, dès que le maître d'hôtel était venu prendre la commande, elle lui avait exposé d'une voix décidée les grandes lignes de son projet. M. Tristani ou Christiani l'écoutait gravement, en hochant la tête, un peu penaud, le poignet dans le plâtre, détachant maladroitement un filet de sole de sa main valide, puis, posant son couteau à poisson sur la nappe, il ramassait sa fourchette et avalait une bouchée d'un air douloureux, et même préoccupé, car, s'il avait bien compris, l'idée consistait à recouvrir un top-model de miel (*piombu !*). M. Tristani ou Cristiani n'apportait pas beaucoup d'éléments de réponse aux multiples interrogations de Marie, se contentant d'éluder les questions avec une expression fataliste en esquissant un geste plein d'éloquence stérile de sa main valide, et, reprenant son couteau à poisson, il se remettait à défaire longitudinalement son filet de sole, en jetant à l'occasion un coup d'oeil rêveur sur le quartier administratif de Shinjuku qui s'étendait dans la brume derrière la baie vitrée. Il restait résolument perplexe, répondait à côté, ou évasivement, aux questions techniques précises que Marie avait préparées avec ses collaborateurs (agenda ouvert à côté d'elle sur la nappe, liste de questions, qu'elle cochait à mesure), sans jamais obtenir le moindre renseignement utile, à croire que Toussaint n'y connaissait rien aux abeilles (ou que l'apiculture n'était pour lui qu'une couverture). Leur collaboration s'en était tenu là, ils s'étaient séparés au bas des ascenseurs à la fin du repas, et il lui avait offert un pot de miel avant de prendre congé (qui avait donné à Marie l'idée du sous-titre de son défilé : *Maquis d'Automne*). Finalement, Marie avait travaillé avec un apiculteur plus bohème, un Allemand installé dans les Cévennes puis dans l'Hokkaido, légèrement homosexuel et follement amoureux d'elle, selon Marie (ou le contraire), qui ne contredisait jamais personne et était prêt à faire ce qu'on voulait de ses abeilles pourvu qu'on lui signât

des dérogations et des dégagements de responsabilité pour les autorités sanitaires japonaises et qu'on lui offrit pas mal de blé en contrepartie de ses ruches. Il aurait peut-être été parfait, cet homme, s'il ne s'était adjoint les services d'un autre Cévenol germanique qui venait également de l'Hokkaido (une sorte d'idéaliste illuminé qu'on ne trouve plus que dans le miel), qui se faisait fort de dresser la reine pour le défilé et en avait fait une démonstration ahurissante dans les bureaux de Tokyo de la maison de couture *Allons-y Allons-o*, devant tout le staff des collaborateurs japonais de Marie, designers et graphistes vêtus de noirs, avec de fines lunettes à monture en titane, des besaces en bandoulière croisées sur la poitrine, graves et sceptiques, réunis en arc de cercle devant une table à tréteaux vide, où, sans la moindre abeille, le gars leur avait fait un numéro pathétique de dompteur de puces, comme dans une vieille plaisanterie, où le dompteur, égarant ses protégées, les appelant par leur nom, les retrouvant, leur faisait faire des acrobaties et des triples sauts périlleux (tout le monde était ressorti de la réunion consterné — et Marie avait viré le type).

La préparation de la robe de miel avait également posé d'épineuses questions juridiques, de contrats et d'assurances. Lorsque, au terme d'un casting organisé dans les bureaux de la maison *Allons-y Allons-o* à Tokyo, le modèle fut choisi pour la robe en miel, une jeune Russe d'à peine dix-sept ans, les avocats de Marie travaillèrent plus d'un mois pour mettre au point le contrat définitif avec l'agence Rezo de Shibuya, contrat de plus de quinze pages qui contenait des quantités d'avenants et des clauses inhabituelle en raison de la spécificité de la prestation. Le mannequin fut invitée à passer plusieurs visites médicales, dut consulter un dermatologue et un allergologue, et des tests furent programmés dans une clinique privée pour vérifier que sa peau pouvait supporter sans risque d'eczéma ou d'irritation un contact massif de miel sur la totalité du corps. Les premières répétitions eurent lieu sans les abeilles (la ruche voyagea par camion de l'Hokkaido seulement quelques jours avant le défilé). L'immeuble *Spiral* avait été entièrement réaménagé, le café et les boutiques fermés au public, et le podium avait été dressé dans le prolongement de la fameuse rampe en spirale qui descend du premier étage le long d'un mur de marbre blanc. Toutes les baies vitrées du bâtiment avaient été borgnolés. La dernière répétition eut lieu dans les conditions même du défilé, parmi les grands drapés noirs et les lumières ambrées des poursuites, des électriciens encore juchés sur des échelles pour régler la position des spots. La scène était recouverte d'épaisses bâches protectrices argentées, et le mannequin, en tennis blanches délacées et maillot de bain deux pièces bleu pâle à fleurs jaunes, un iPod à la taille qu'un réseau de fils emberlificotés reliait à ses oreilles, prenait une série de départs chronométrés par des assistants bardés de matériel informatique, des ordinateurs portables traînaient partout dans les coulisses, sur le sol du podium et abandonnés ici et là sur des chaises. Le staff complet des collaborateurs japonais de Marie avait maintenant pris ses quartiers au *Spiral*. Ils avaient envahis les chaises noires laquées réservées aux spectateurs au pied du podium et regardaient le mannequin accomplir une série de trajets complets à vide en partant des coulisses, sans miel et suivi de nul insecte, traversant le podium dans ses tennis délacés de son pas nonchalant, la moue boudeuse et la démarche éthérée, tandis que des techniciens son, émergeant d'un désordre de flight caisses argentées, réglait les niveaux sonores derrière leurs consoles, interrompant parfois brusquement la musique, pour la faire repartir par bouffées tonitruantes.

Le jour du défilé, quelques minutes avant l'entrée en scène de la robe en miel, régnait encore une effervescence de ruche dans les coulisses. Le mannequin, debout sur un mini tabouret disposé sur une bâche transparente, attendait, entièrement nue, la peau lisse et le sexe rasé, elle ne portait plus qu'un string couleur chair d'à peine deux centimètres de large qui lui couvrait le pubis, et plusieurs maquilleuses, debout à ses côtés, travaillaient sur les parties de son corps qui resteraient découvertes pendant le défilé, couvrant son visage et ses mains de poudre de riz qu'elles appliquaient à la houppette pour faire ressortir sur sa peau, par contraste, l'ambre de la robe de miel qu'elle ne portait pas encore. Plus loin, à côté d'étagères qui contenaient des alambics et des ballons en verre, des récipients à décantation, des creusets en graphite, un essaim d'assistants japonais androgynes s'activaient comme des laborantins autour de la cuve en inox qui contenait le miel, glissant des éprouvettes dans la substance gluante pour recueillir des échantillons dont ils étudiaient la couleur et la viscosité à la loupe, introduisant un thermomètre dans la cuve pour prendre la température du mélange afin que le miel eût l'exacte consistance souhaitée au moment de l'enduire sur le corps du modèle. Quand le mannequin fut prêt, étonnant corps lunaire épilé et poudré, les mains, la face et le décolleté couverts de poudre blanche, les assistants, se mettant à l'ouvrage, commencèrent à la peindre au pinceau, répartissant le miel sur son corps, l'un agenouillé le long de sa cuisse avec une courte brosse en poils de martre, un autre debout sur un escabeau qui lui enduisait le dos et les épaules au rouleau, tandis que d'autres encore lissaient le miel sur ses chairs, tapotaient délicatement sa peau avec des compresses de gaze fines et humides et qu'une grappe de jeunes stagiaires en blouse blanche tournaient autour de son corps immobile pour unifier la couche fraîchement posée à l'aide de sèche-cheveux, afin de donner une ultime touche de laqué à la robe. Une habilleuse accourut avec les chaussures à talons aiguille et les présenta au modèle qui se hissa dessus en prenant appui sur les épaules d'assistants accroupis, une jambe après l'autre, tandis qu'on l'accompagnait en se pressant vers les coulisses en lui faisant un dernier raccord coiffure.

Et, alors, en une fois, au déclenchement de la musique, le modèle s'élança et traversa le podium, suivi de l'essaim d'abeille qui s'était calqué sur son allure, la suivant dans un bourdonnement magique de milliers d'insectes qui couvraient les exclamations admiratives des spectateurs. C'était une réussite inespérée, le modèle avait atteint l'extrémité du podium, elle avait observé une légère pause qu'elle avait marquée en se déhanchant, une main sur la taille, et elle était repartie en sens inverse, quand le miracle s'était produit, l'essaim d'abeilles avait fait demi-tour en prenant exactement le virage à son diapason, avait tourné au plus large en survolant les spectateurs par-delà le podium en provoquant de nouvelles exclamations admiratives, cela n'avait pas duré trente secondes et déjà le modèle revenait sur ses pas, quand, au moment de rejoindre les coulisses, elle eut un quart de seconde d'hésitation devant les deux sorties qui se présentaient à elle — une à gauche et une à droite — et, se souvenant de la consigne particulière de sortir par la gauche pour permettre aux abeilles de rejoindre leur ruche, elle se ravisa au dernier instant pour changer de direction, et, dans ce quart de seconde, dans cette infime hésitation, tout se brisa, s'écroula, le charme se rompit et elle trébucha sur le podium, s'écroula par terre, elle sentit le souffle bruyant des abeilles fondre immédiatement sur sa nuque,

et ce fut, à la seconde, la curée, les abeilles la piquèrent de toutes parts, dans le dos, sur les épaules, sur les seins, dans les yeux, dans le sexe, à l'intérieur du sexe, le mannequin recroquevillé par terre qui se protégeait le visage des mains, se débattant, chassant les assauts des abeilles d'un bras impuissant, se redressant sur les genoux et fuyant à quatre pattes, mais retombant par terre, de nouveau vaincue, comme une torche vivante, immolée, qui se contorsionnait sur le podium, plusieurs personnes s'étaient jetés hors des coulisses pour lui venir en aide, des assistants affolés, impuissants, l'apiculteur allemand qui avait surgi comme un personnage de Grand Guignol, lourdaud et empêtré, dans sa combinaison intégrale blanche de cosmonaute, les gants épais, le masque grillagé sur le visage, des pompiers japonais, des extincteurs à la main, qui s'étaient mis en position au-dessus du mannequin, mais hésitaient à s'en servir de peur d'aggraver le mal.

Et c'est alors que le rideau s'était soulevé et que Marie, lentement, avait fait son apparition sur scène pour saluer le public, comme si elle avait tout orchestré, comme si c'était elle qui était à l'origine de ce tableau vivant, le mannequin martyr entouré de multiples figures de douleur figées, les visages européens, asiatiques, interdits, ralentis, arrêtés, comme dans une vidéo de Bill Viola, avec, autour de la figure centrale du tableau toujours écroulée sur scène derrière elle sous un essaim d'abeilles, les effigies casquées et lourdement costumées de l'apiculteur et des pompiers qui se faisaient face, leurs extincteur à la main, les genoux fléchis, comme à jamais arrêtés dans un geste d'urgence interrompu. Car, refusant de se laisser vaincre par la fatalité, Marie avait assumé le hasard, et elle avait revendiqué l'image, au point de jeter un doute dans l'esprit des spectateurs, comme si la scène entière avait été préméditée. Mais, peu importe que la scène ait été préméditée ou non, l'image avait surgi, dans la réalité ou dans l'imagination de Marie, et elle se l'était appropriée : en se présentant sur scène, elle avait signé le tableau, elle avait apposé sa signature sur la vie même, ses accidents, ses hasards et ses imperfections.

Jusqu'à présent, quand elle travaillait sur une collection, Marie avait toujours refusé ce qu'elle ne contrôlait pas — le hasard, l'involontaire, l'inconscient, le fortuit. Dans son travail, elle s'était toujours attachée à ce qu'elle pouvait contrôler, les détails les

plus infimes, si infimes qu'il n'y a même pas de nom pour les nommer, trop infinitésimaux pour être formulés, ces détails de détail que, dans l'atelier de création, d'un oeil expert, elle repérait d'instinct sur une robe en préparation, et qu'elle corrigeait immédiatement, annotait d'une ligne d'épingles, qu'elle amendait, à genoux, à coups de retouches imperceptibles, tissus plissés, pincés entre ses doigts, piochant les aiguilles sur le coussinet de la pelote à épingles qu'elle portait en brassard, éliminant les défauts et réglant les problèmes à mesure, échenillant sans fin, de nouvelles imperfections apparaissant à la lumière des dernières corrections effectuées, et ainsi de suite, à l'infini. Car, ce que Marie recherchait, c'était la perfection, l'excellence, l'harmonie, une certaine adéquation de la forme et du tissu, la fusion de l'oeil et de la main, du mot et du monde. La perfection, mirage illusoire, qui s'éloigne comme l'horizon et qu'on poursuit en vain, toujours inaccessible, la distance qui nous en sépare restant désespérément stable, même si les repères au sol, les repères fixes, nous indiquent que des progrès ont été accomplis et que du chemin a été parcouru depuis les premières ébauches préparatoires, quand la robe à venir n'était encore qu'un mirage en formation dans les limbes vaporeuses de l'esprit. Mais, dans sa quête infinie de la perfection, Marie n'avait encore jamais envisagé de travailler consciemment sur ce qui lui échappait. Non, elle voulait toujours tout contrôler — tout, le concept et les détails —, sans voir que ce qui lui échappait était peut-être ce qu'il y avait de plus précieux dans son travail. Le défilé du *Spiral* et sa conclusion inattendue lui firent prendre conscience que, dans cette dichotomie inhérente à la création — ce qu'on contrôle, ce qui échappe —, c'est aussi sur ce qui échappe qu'on peut agir, et elle se fixa alors, pour l'avenir, cette consigne vertigineuse : laisser échapper davantage, viser l'imprévisible, oser l'accroc, le décousu, l'interrompu.

La vie, pour Marie, pendant ce séjour à Tokyo, allait être particulièrement prodigue en en hasard et en imperfections. Nous venions de nous séparer après sept ans de vie commune, et c'est lors de ce séjour qu'elle allait rencontrer Jean-Christophe de G. Elle avait fait sa connaissance à Tokyo lors de l'inauguration de son exposition au *Contemporary Art Space de Shinagawa*, mais ce que Marie ignorait — et qu'elle ignore toujours —, c'est que j'étais présent, moi aussi, au vernissage de son exposition.

Après avoir laissé Marie à Tokyo quelques jours après notre arrivée au Japon, j'avais passé trois jours à Kyoto, allongé, fiévreux, courbatu, échoué sur un futon dans la chambre traditionnelle de la maison d'un ami. J'étais seul, je ne sortais pas. Je n'avais rien à faire, et je ne faisais rien. Je voulais revoir Marie — dès que je m'éloignais d'elle de quelques centimètres, je voulais la revoir, rien n'aiguissait autant mon amour pour elle que son éloignement (et je ne parle même pas de son absence). A mon retour de Kyoto, pourtant, je n'avais pas trouvé la force d'aller la rejoindre au grand hôtel de Shinjuku où nous étions descendus à notre arrivée au Japon. J'avais traîné dans Tokyo, et j'avais pris une chambre dans un petit hôtel de la chaîne Toibu (à l'enseigne d'un pâle trèfle vert stylisé, si je me souviens bien), non loin de la station JR de Shinagawa. Je passais mes journées là, seul dans ma chambre, désœuvré, en chaussettes, allongé sur le lit, méditant avec amertume cette vérité paradoxale qui s'affirmait à moi chaque jour avec davantage d'évidence, que les journées sont affreusement longues et la vie dramatiquement courte. N'ayant pas

réussi à joindre Marie au téléphone le soir de mon retour à Tokyo, les choses s'étaient nouées encore plus inextricablement, et je n'avais plus trouvé la force, le désir ou l'énergie, de la rappeler dans la chambre déserte du grand hôtel de Shinjuku où elle devait attendre de mes nouvelles. Connaissant la date du vernissage de son exposition, j'avais résolu de la retrouver là — sans la prévenir, pour lui faire la surprise en quelque sorte.

Le jour du vernissage, je m'étais préparé avec appréhension pour aller la retrouver. Je m'étais douché longuement, je m'étais rasé, nu dans le petit cabinet de toilette de la chambre d'hôtel, devinant à peine mes joues dans les brumes de vapeurs qui embuaient le miroir. A mesure que je détachais des rectangles de mousse sur mon cou, le long de mes joues, dans ce geste rituel que j'accomplissais depuis plus de vingt ans, j'avais le sentiment de me retrouver peu à peu, de refaire surface après une longue absence, ou une simple parenthèse douloureuse, sentiment renforcé par le fait que, la buée se dissipant peu à peu, mon visage réaparaisait progressivement dans le miroir, se recomposait par fragments, libérant d'abord le regard — l'inquiétude du bleu gris de mes yeux —, le nez, puis la bouche, les lèvres — et, quand mon visage fut de nouveau complet, je me mis à l'examiner, je le regardais posément, mes pupilles se déplaçant imperceptiblement le long de sa surface. Je survolais lentement mon visage du regard, je le détaillais longuement, curieux, attentif, essayant de guetter ce que je ressentais à quelques heures de retrouver Marie. Je ne sais pas — de l'inquiétude.

J'enfilai mon grand manteau gris noir et je quittai la chambre en début de soirée. Dehors, il faisait nuit, l'air était frais, l'atmosphère très claire, pure et transparente. J'avais laissé derrière moi les lumières de la station de JR de Shinagawa, et je suivais dans l'ombre un boulevard qui avait des allures d'autoroute urbaine peu éclairée. Je dus enjamber un parapet de sécurité pour continuer mon chemin vers le sud. Le quartier était de nouveau plus résidentiel, et j'examinais entre mes doigts le plan sommaire que j'avais griffonné sur un papier, guettant le moment où je devrais tourner à gauche pour rejoindre le musée. Apercevant alors devant moi la grande façade sombre du siège social d'une société japonaise, je fis un étonnant lapsus visuel, en lisant SORRY, plutôt que SONY, en lettres bleutées au fronton du bâtiment. Je passai devant l'étrange inscription murale silencieuse qui avait surgi dans mon esprit ou dans la nuit comme un aveu subliminal, et, continuant de progresser ainsi le long du boulevard, perdu dans mes pensées, je me rendis compte que je m'étais avancé trop loin et je revins sur mes pas en approchant de Gotenda. Je ne sais combien de temps je tournai ainsi dans le quartier. Je m'étais égaré, l'inquiétude s'était emparée de moi, la peur de m'être perdu s'ajoutant à l'anxiété que j'éprouvais à la perspective de retrouver Marie.

Il régnait une animation de grand soir sur le parking de hôtel de luxe qui jouxtait le *Contemporary Art Space* de Shinagawa, une multitude de taxis arrivaient et déchargeaient des clients qui se rendaient à l'exposition, repartaient dans la nuit dans un ballet ralenti de pinceaux de phares, tandis que d'autres taxis arrivaient, isolés, des reflets dansants sur le métal de leurs portières aux couleurs acidulées. Des limousines et quelques voitures officielles étaient garées le long d'un bosquet qui jouxtait le parking, et les chauffeurs gantés, la casquette à la main, attendaient en

fumant une cigarette dans la pénombre. Un policier harnaché d'un gilet autoréfléchissant réglait la circulation dans les contreallées, guidaient les voitures d'un mouvement ralenti de matraque rouge lumineuse le long de barrières disposées en épi. De toutes parts, des groupes d'invités s'attardaient sur le parking, en manteaux sombres et habits de soirée, une invitation à la main, comme avant un concert, devant un Opéra, avec ici et là quelques tenues plus excentriques, lunettes colorées et coiffures voyantes, écharpes fluorescentes, touches de rose flashy et de fuschia. Certains invités s'étaient déjà engagés dans l'allée, et je m'étais mis à suivre le mouvement, je descendais le chemin en direction du musée, la tête baissée, craignant le regard des autres invités, même si la menace était diffuse, je ne connaissais personne et personne ne semblait s'intéresser à moi. Des bribes de conversations en toutes langues parvenaient à mes oreilles dans l'air froid de la nuit, je captais des morceaux de phrases sorties de leur contexte, fragments incohérents, propos décousus ("*but it's exactly what I told him*"), ou plaisants ("*franchement, tu ne trouves pas qu'il est un peu trop petit, mon chapeau*"), télescopés, incompréhensibles, en anglais, en français, en japonais (la plupart des langues me laissaient indifférents, mais chaque fois que j'entendais parler français, je ressentais une brusque bouffée d'inquiétude, et j'accélérais le pas, ou je ralentissais, pour laisser le danger s'éloigner). L'allée, peu éclairée, continuait de s'enfoncer dans les sous-bois, on devinait les ombres effilées des arbres qui descendaient en pente douce vers un petit lac. A mesure que nous nous enfonçions dans le noir, le bruit des conversations s'atténuait, comme si l'obscurité invitait à baisser la voix, et c'est presque en chuchotant qu'étaient effectués les derniers mètres qui menaient au musée.

A l'approche du musée, par delà le grand mur d'enceinte recouvert de tuiles bleues qui en protégeait l'accès, se faisait entendre le souffle d'une rumeur continue, un brouhaha puissant et ininterrompu, éclats de voix plus claires, rires, exclamations, où se mêlaient quelques notes tamisées de musique classique qui venaient de nulle part et allaient se perdre nonchalamment dans le ciel. Les deux battants du grand portail métallique étaient ouverts, et, d'un coup, alors, dans la nuit, apparaissait la silhouette illuminée du *Contemporary Art Space de Shinagawa*, qui tranchait par sa radicalité architecturale dans l'écrin de verdure enténébrée qui l'abritait. Un couloir de lanternes traditionnelles posées à même le sol traçait un chemin de lumière dans le parc, une haie de petites flammes vivantes, ambrées et torsadées, qui guidait les invités vers le bâtiment principal. Une centaine de personnes se pressait là dans les allées, leurs dos en mouvement ondulant dans les lueurs fauves des photophores. Un attroupement s'était formé devant l'entrée, et des jeunes hommes en costumes contrôlaient les cartons d'invitation, renvoyaient certains invités vers une table d'accueil, où des hôtes, assises devant des petits cartels imprimés avec les mentions PRESS ou GUESTS, cochaient des noms sur d'épaisses listes à plusieurs feuillets, remettaient des enveloppes nominatives, parfois des catalogues. Arrivé devant l'entrée, je me désolidarisai soudainement du courant de la foule et je rôdai un instant sur place, indécis, dans mon grand manteau gris noir. Je n'avais évidemment pas de carton d'invitation, et je n'avais pas l'intention de me présenter pour me faire annoncer auprès de Marie. Je n'essayai même pas d'entrer, je jetai un simple coup d'oeil furtif à l'intérieur par-dessus la sorte de barrière invisible que constituaient les deux jeunes hommes en costume qui veillaient sur l'entrée. Je cherchai un instant

Marie du regard dans l'animation du hall, craignant autant de me trouver en face d'elle que de ne pas la trouver. Mais je n'aperçus pas Marie dans la foule. Le grand hall de marbre noir grouillait de monde, un vestiaire provisoire avait été dressé sous une structure métallique amovible, et de jeunes employées recueillaient les manteaux en échange de jetons rouges qui cliquetaient sur le comptoir. Débarrassées de leurs manteaux, les femmes apparaissaient en robes du soir, épaules nues, soies citron et safran, talons aiguilles, jupes en cuir et bas résilles, qui les faisaient frissonner dans les courants d'air en s'enrobant les bras du bout des doigts avant de se hâter vers les salles d'exposition.

J'étais toujours dehors aux portes du musée, arrêté devant cette frontière symbolique sur laquelle veillaient les deux jeunes hommes en costume, et je cherchais un moyen d'entrer dans l'exposition en contournant le barrage, quand, observant attentivement l'intérieur du musée, j'aperçus une salle de contrôle dans un renforcement du hall. La porte était restée ouverte, et on devinait la silhouette d'un gardien dans la pièce, qui était assis devant une rangée d'écrans de contrôle, parmi une multitude de points lumineux rouges et verts qui brillaient dans la pénombre comme sur le tableau de bord d'un Boeing. Les moniteurs diffusaient une mosaïque d'images bleutées silencieuses, pour la plupart statiques et fortement pixellisées, parfois instables, légèrement saccadées. La rangée supérieure des écrans se concentrait sur les environs du musée, aussi bien sur l'allée qui menait vers le lac, où l'on apercevait encore des invités qui descendaient le chemin dans les sous-bois, que sur le grand hall de marbre noir au seuil duquel je me trouvais. Sur l'autre rangée de moniteurs, tous les écrans diffusaient des images de l'intérieur du musée, mais on ne percevait aucun détail précis, seulement un grouillement continu de foule indifférenciée qui se pressait dans les salles d'exposition. Je fis un pas en avant, m'approchai pour mieux voir et, debout au seuil de l'entrée, je me mis à passer les écrans en revue, je scrutai leur surface les uns après les autres, les détaillant avec soin, essayant de faire surgir la présence de Marie de la trame électronique d'un moniteur, pour apercevoir soudain, sur un de ces écrans, sa silhouette émouvante perdue au milieu de la foule — mais il n'y avait pas de trace de Marie sur les écrans. Où était-elle, Marie ? A quoi ressemblait-t-elle, ce soir ? Quels étaient son expression, son visage, comment était-elle habillée ? Marie, tellement absente maintenant. Je sentais sa présence invisible, très forte, puissante, attractive, je la sentais présente dans le musée, elle devait être là, physiquement, dans les salles d'exposition, de l'autre côté du hall auquel je n'avais pas accès, à quelques dizaines de mètres de moi, à m'attendre peut-être, à guetter mon arrivée, et je ne pouvais pas l'atteindre, je me trouvais arrêté par cette frontière symbolique, ce barrage virtuel, que rien de rationnel, pourtant, n'aurait dû m'empêcher de franchir. Rien, si ce n'est mon anxiété, mon amour et ma névrose.

C'est alors que le gardien qui me tournait le dos dans la salle de contrôle se retourna machinalement et m'aperçut, son regard se posa sur moi à travers la cloison semi-opaque qui nous séparait, un regard distrait, vide, mais je fus immédiatement persuadé qu'il m'avait reconnu, et même identifié, car il m'avait déjà vu dans mon grand manteau gris noir, ce grand manteau gris noir que je portais également le soir où j'étais repassé au musée à mon retour de Kyoto, quand j'avais forcé le passage pour pénétrer dans le musée, de nuit, agité, agressif, un flacon

d'acide chlorhydrique dans la poche de ma veste. Il m'avait reconnu, et je fis immédiatement demi-tour pour lui échapper, je m'éloignai à grand pas dans la nuit, je repris le chemin de la sortie pour quitter le musée, les flammes des photophores vacillaient à mes pieds comme de fragiles petites fleurs tourmentées par le vent. J'avais relevé le col de mon manteau et je pressais le pas dans l'allée, croisant encore quelques invités qui arrivaient au vernissage, que je bousculais de l'épaule, zigzagant, me frayant un passage, quand j'aperçus soudain les deux points rouges luminescents des caméras de surveillance du portail métallique, et je sus d'instinct que j'étais toujours dans l'image des écrans de contrôle, et qu'on me suivait des yeux, qu'on s'était peut-être même regroupé dans la salle de contrôle pour suivre ma progression, suivant ma silhouette d'écran en écran. Je bifurquai alors, brusquement, comme si je m'ébrouais, pour me défaire du filet d'ondes électroniques dans lequel j'étais empêtré, sortir du champ des caméras.

Je quittai l'allée et m'engageai à grands pas sur les pelouses, m'éloignai vers les confins du parc. L'arrière du musée était complètement plongé dans le noir, il n'y avait plus de caméras de surveillance, il ne pouvait plus y en avoir, je n'apercevais plus aucun de ces points rouges laser témoins de leur présence. J'évoluais dans les ténèbres, j'avais ralenti l'allure pour ne pas rencontrer d'obstacle, et je frôlais le mur de la main pour me guider et continuer à progresser. De longs camions blancs laqués étaient garés dans la pénombre derrière le bâtiment, des camions de traiteurs qui stationnaient devant les portes de service à l'arrière du musée, et je me faufilai entre les flancs des véhicules, débouchai devant les cuisines, dans un îlot mal circonscrit protégé de barrières et de poubelles, qui faisait office à la fois de garde-manger et de débarras, rempli de caisses grises en plastique pleines de verres neufs calibrés, de cartons de bouteilles entreposés en pile, de plateaux de cocktail en attente encore recouverts d'un film transparent. Je m'arrêtai, et je ne bougeai plus, je retins mon souffle et je prêtai l'oreille. Rien, pas un bruit, je ne percevais aucune animation derrière moi, pas un bruit dans le parc non plus.

Je laissai s'écouler encore quelques instants et je me remis en route. C'est alors que je fus attiré par un bruit, une rumeur plutôt, confuse, que je ne parvins d'abord pas très bien à localiser. Je levai la tête et j'aperçus de la lumière sur les toits, des reflets de clarté diffuse qui provenaient sans doute de l'intérieur du musée. Je me hissai sur un muret et j'examinai les environs afin d'étudier la possibilité d'accéder aux toits. Il n'y avait pas un bruit alentour, j'étais seul dans la nuit à l'arrière du musée. Plaquant prudemment mes mains contre le mur, je continuai à progresser en équilibre sur le muret, escaladai un rebord qui menait à une plateforme grillagée, et, de là, j'eus accès à un escalier de secours qui montait le long de la façade, protégé par un garde corps cylindrique ajouré. Je m'étais engagé dans l'escalier de secours, et je gravissais les degrés en plein air, prudemment, un peu empêtré dans mon grand manteau gris noir, m'agrippant aux barreaux, dont je sentais le contact très froid sous mes paumes, prenant garde où je posais les pieds. Je sentais mes forces faiblir, mes jambes flageolaient sous moi. Le froid était devenu plus vif à mesure que je montais, et un petit vent piquant me brûlait les joues. Je continuais à progresser le long de l'escalier de secours, quand le ciel de Tokyo m'apparut en une fois par-delà la ligne des toits, très pur, d'un noir transparent parsemé d'étoiles. La toiture du musée se détachait devant moi en silence dans l'obscurité, ornée d'une ligne

piquetée de diodes électroluminescentes, qui soulignaient l'architecture en forme d'aile d'aéronautique. Les LED scintillaient faiblement dans la nuit, collier régulier de diamants d'un bleu magique, crémeux, saturé de blanc, qui avait la douceur d'un rayonnement d'étoiles et le tranchant ponctuel de lasers. Je gravis les dernières marches de l'escalier de secours, et, m'aidant de la main, posant un genou d'abord, je me hissai sur le cheneau pour accéder aux toits.

Je fis quelques pas à croupetons sur les toits, sans me redresser, évoluant sur la surface légèrement inclinée de la couverture d'aluminium, parmi des bouches d'aération qui exhalaient d'hésitants lambeaux de vapeurs dans la pénombre. J'apercevais les lumières de Tokyo de toutes parts autour de moi, tandis que le parc, en contrebas, semblait s'étendre dans un îlot de végétation aveugle qu'aucune lumière artificielle ne venait troubler. De temps à autre, par-delà la ligne noire des sous-bois qui entouraient le musée, se faisait entendre le grondement lointain d'un train de la ligne Yamanote. J'avisai alors à quelques mètres de là, dans l'air glacé de la nuit, une petite ouverture ménagée dans la surface inclinée du toit, d'où s'échappait des lueurs de lumière blanche qui se diffusaient dans la nuit. Je progressai avec prudence vers la source de lumière, m'agenouillai sans bruit devant le hublot, et, me penchant au-dessus du vitrage, je découvris la grande salle d'exposition du musée où avait lieu le vernissage. Mes yeux, accoutumés à la pénombre, furent un instant éblouis, aveuglés par l'intensité de l'éclairage qui régnait en contrebas, et je ne comprenais rien au spectacle que j'avais sous les yeux. J'apercevais des silhouettes incompréhensibles qui évoluaient en-dessous de moi, une foule dense, volubile, de laquelle émergeaient un bouquet de verres mobiles, les taches de couleur des vêtements, des mains en mouvement qui rythmaient des conversations silencieuses. Ce n'était pas la première fois que j'apercevais cette salle d'exposition, je l'avais déjà connue blanche et parfaitement déserte, impressionnante de nudité, quand j'avais accompagné Marie ici pour les premiers repérages, je l'avais connue très sombre aussi, quelques jours plus tard, sans le moindre éclairage, inquiétante, ombrée, fantomatique, quand je m'étais introduit de nuit dans le musée et que j'avais traversé l'exposition en coup de vent, un flacon d'acide chlorhydrique à la main, et des réminiscences douloureuses de ces visions anciennes, incomplètes, fugitives, se superposaient maintenant à la scène que j'avais sous les yeux, comme si, le passé venant s'insinuer dans le présent, je ne percevais pas ces trois moments séparément, hiérarchisés par le souvenir, mais dans une seule et même image simultanée, où l'empreinte laissée sur mes sens par le passé révélait le présent. Je n'avais pas bougé, je demeurais légèrement en retrait du hublot, le corps dissimulé dans la pénombre, qui ne laissait aucune prise aux regards, pour ne pas être repéré des invités, seul le faisceau immatériel de mon regard plongeait vers la salle en contrebas. Je regardais cette foule lointaine qui évoluait en dessous de moi, et, tandis que le bruit des conversations étouffé par l'épaisseur du verre me parvenait comme une rumeur étouffée, je m'interrogeais sur la nature de la réalité que j'avais sous les yeux. Je ne savais quelle valeur accorder à ce réel engourdi qui m'apparaissait comme à travers un voile cotonneux, cette réalité tamisée, filtrée, qui avait quelque chose d'une projection en trois dimensions d'une scène issue d'un passé aboli, un monde proche et inatteignable, sur lequel je n'avais aucune prise, avec lequel je ne pouvais pas interagir, les personnages semblant évoluer non pas dans le présent mais dans un passé déjà révolu, dans des sortes de

limbes — avant la naissance, après la mort — comme si je venais à l'instant de trouver une ouverture qui me donnait accès au néant. Car c'est le néant — sa cristallisation visuelle — que j'avais sous les yeux. A travers ce hublot, je voyais surgir du néant la réalité temporelle du vernissage de l'exposition de Marie, je voyais éclore la scène dans le réel avec la soudaineté imprévisible avec laquelle surviennent les éruptions solaires, qui jaillissent du chaos gazeux initial pour former un ruban de vie éphémère, hésitant, momentané, une ellipse de matière fugace qui s'échappe de manière aléatoire et demeure un instant en suspension à la lisière brûlante de l'astre avant de retomber dans le vide primordial. Plongé ainsi dans le vivier de l'infini des possibles, j'eus alors l'intuition sentimentale que la nature du néant pouvait être double, qu'il y avait en réalité deux néants, deux figures complémentaires, la mélancolique et la hideuse, le néant de ce qui a été et qui n'est plus — nos morts et nos souvenirs, ton visage le jour où je t'ai rencontré, l'infime trace de rouge à lèvres qui demeurait sur l'émail de tes dents la première fois que je t'ai vu — ce néant encore riche de l'âme de ce qu'il fut un jour, un amour qui s'éteint ou une personne aujourd'hui disparue, et l'autre, le néant de ce qui n'a jamais été — les mots non prononcés, les enfants non nés, les oeuvres non créées — ce néant aride, vain et vertigineux, fort des potentialités jamais accomplies de la vie.

Toujours immobile sur le toit, mes pensées furent alors emportées dans un siphon anéantissant et tout se confondit dans mon esprit, le passé et le présent, tandis que des éléments du futur, des éléments dont je n'aurais connaissance que plus tard, vinrent interférer avec ce que j'étais en train de vivre — car c'est ce soir-là, alors même que je me trouvais sur le toit, que Jean-Christophe de G. avait fait la connaissance de Marie. J'avais donc forcément dû apercevoir Jean-Christophe de G. ce soir-là, mes yeux avaient certainement dû se poser sur lui à un moment ou à un autre à travers le hublot derrière lequel je me trouvais, ce qui signifie que j'étais — que j'allais être ou que j'avais été — le témoin de leur rencontre.

Il n'était pas prévu que Jean-Christophe de G. se rende au vernissage de l'exposition de Marie. Cela s'était décidé le soir-même, à l'improviste, après le diner, au sortir d'un restaurant de Ginza, où l'avait convié un de ses amis, Pierre Signorelli. Massif, imposant même dans son élégant costume cintré, le corps et le visage mal assorti, un corps de pilier de rugby de cent-vingt kilos et un visage poupin et bouclé de page toscan, qui rappelait les *Portraits de jeune homme* d'Antonello de Messine ou de Filippino Lippi (davantage que les oeuvres de son homonyme, le peintre Luca Signorelli), Pierre Signorelli était un homme d'affaires d'une quarantaine d'années qui vivait à Tokyo depuis plus de dix ans. Il avait sorti de la poche de son immense manteau en laine beige pelucheuse le carton d'invitation négligemment croqué en deux de l'exposition du *Contemporary Art Space* de Shinagawa — un carton en élégant papier glacé simplement barré du titre de l'exposition : MAQUIS, qui apparaissait sur fond noir, faisant écho au sous-titre du défilé de Marie au Spiral : *Maquis d'automne* — et l'avait montré à Jean-Christophe de G. en lui proposant de l'accompagner au vernissage. Jean-Christophe de G., bien qu'il ne fût en rien familier du monde de la mode et de l'art contemporain (c'était la première fois qu'il entendait le nom de Marie, qui apparaissait sur le carton dans sa dénomination complète : Marie Madeleine Marguerite de Montalte), s'était laissé tenter par la proposition et ils avaient pris un taxi ensemble pour se rendre à Shinagawa. Tapotant distraitement contre sa cuisse le carton d'invitation que lui avait laissé Pierre Signorelli, il n'éprouvait aucune curiosité particulière pour cette exposition, mais la perspective de prolonger la soirée lors de sa première nuit à Tokyo l'enchantait. Il était arrivé au Japon le matin même, mais il n'avait pas sommeil (compte tenu du décalage horaire, il n'était pour lui qu'un peu plus de midi). L'esprit aiguisé par le sake chaud, qu'ils avaient bu en abondance au restaurant (Pierre Signorelli en avait commandé plusieurs fois, son vaste corps ne pouvant se satisfaire des doses homéopathiques

de cet alcool qui se boit dans des verres qui ont la taille de dés à coudre), une douce chaleur circulait dans son sang, qui se diffusait le long de ses veines et montait jusqu'à son cerveau, et il se sentait empli d'un délicieux bien-être sur la banquette arrière du taxi. Il regardait les rues de Ginza défiler par les vitres, l'air était noir et transparent et la vie lui semblait riche de promesses inépuisables. Il éprouvait une légèreté inhabituelle à se trouver ainsi à Tokyo au seuil de cette soirée, un détachement, une insouciance, et il se déchaussa discrètement à l'arrière du taxi pour se gratter voluptueusement la plante du pied avec la fragile extrémité de tissu en fil d'Ecosse qui recouvrait ses orteils. Il se sentait conquérant ce soir (mais se félicitait de pouvoir quand même apprécier un plaisir aussi simple que de se gratter les pieds dans un taxi à l'insu d'un ami)

Le taxi les avait déposés sur le parking du grand hôtel qui jouxtait le musée. Dès le premier coup d'oeil, sortant souplement de la voiture dans les lumières tamisées du parking (tandis que son compagnon se contorsionnait avec difficulté le long de la portière pour s'extraire lourdement du véhicule), Jean-Christophe de G. avait évalué l'importance de l'événement, il avait estimé la qualité des invités et apprécié le luxe des voitures garées dans la pénombre, les limousines officielles noires aux ailes luisantes rehaussées d'un fanion national qui témoignait de la présence d'ambassadeurs. Il écoutait d'une oreille distraite les explications de Pierre Signorelli, qui boîtillait à ses côtés, le souffle court, avec une voix sifflante d'asmathique, ahanant dans son énorme manteau en laine beige pelucheuse (un manteau vraiment très spectaculaire, et sûrement très coûteux, qui avait dû demander le sacrifice d'un troupeau de moutons ou de quelques chameaux). Jean-Christophe de G. jetait autour de lui de petits regards perçants de son oeil bleu métallique infaillible sur les personnes qui progressaient en même temps qu'eux vers le musée, et il continuait de jauger les invités, soupesant la richesse des hommes, la valeur de leur patrimoine, estimant l'élégance des femmes, le tracé de leur nuque, la délicatesse de leurs poignets. Ils passèrent le grand portail métallique de l'entrée, pénétrant dans le parc du musée qui vibrait des lumières dorées tremblotantes des photophores qui se reflétaient par vagues fauves fugitives sur les visages, et il n'avait pas encore mis un pied dans le musée qu'il avait déjà décidé mentalement, dans un défi secret qu'il se lança à lui-même, qu'il en ressortirait au bras de cette Marie, l'artiste qui exposait ce soir, et si ce n'est à son bras, en sa compagnie, qu'il l'emmènerait boire un dernier verre dans Tokyo, et qu'il la raccompagnerait à son hôtel ou qu'ils se rendraient au sien, tous les détails n'était pas encore fixés, il restait encore quelques zones d'ombre dans le déroulement exact de la fin de soirée, un léger flou, un vague, qui lui paraissait détestable, mais qu'il était prêt à se pardonner, s'agissant d'une femme qu'il n'avait encore jamais vue, et dont, jusqu'à aujourd'hui, il n'avait jamais entendu parler (quant à Pierre Signorelli, ma foi, il pourrait rentrer en taxi). Il n'y avait pas de mépris dans la désinvolture de Jean-Christophe de G., simplement le goût de l'audace, du jeu, de l'aventure — ou de l'amour, quand il n'est que le paravent du plaisir de s'enivrer de soi. Jean-Christophe de G. était lucide et ne se faisait pas d'illusions. Il gagnait beaucoup d'argent, ses affaires étaient prospères, sa confiance en lui ne connaissait pas de faille. Ce n'est pas qu'il était particulièrement beau (ce n'était pas la question), mais il était bien élevé, cultivé, riche, intelligent, il savait se montrer tendre, son regard était ferme, ses mains étaient douces : son charme était

irrésistible — c'était exactement le genre d'hommes dont Marie disait : "Je déteste ce genre de mecs"

A peine entré dans le musée, Jean-Christophe de G. s'était débarrassé de Pierre Signorelli (qui était devenu un poids superflu — et quel poids superflu, cent-vingt kilos — qui l'alourdissait dans ses visées). Il ne l'avait pas semé consciemment, non, il l'avait simplement laissé se dissoudre dans son sillage (à un moment, quand il s'était tourné, l'autre avait disparu). Jean-Christophe de G. avait laissé son manteau au vestiaire, mais avait gardé son écharpe de soie, et il évoluait dans la foule en veste sombre et chemise blanche immaculée, son écharpe tombant négligemment sur ses épaules, une écharpe en laine et soie noire mélangée, douce et fluide, avec d'infimes éclats de garance qui sommeillaient au coeur du noir dans le mélange de laine à haute torsion et de soie au tissage fin qui donnait au vêtement son toucher velouté et son tomber infroissable. Il s'avançait lentement dans la foule, frôlant des bras nus et des épaules, croisant les yeux des femmes avec un regard un rien trop insistant. Tout occupé à ses pensées conquérantes, le voile d'une délicieuse ivresse lui enrobant les tempes, il avait traversé le hall et avait fait son entrée dans la première des grandes salles où se tenait l'exposition. Mais, il n'avait pas regardé les oeuvres — cela ne lui était même pas venu à l'idée —, il n'avait même pas jeté un coup d'oeil aux grands formats photographiques plaqués sur aluminium accrochés aux cimaises. Non, son inintérêt pour la question était total, sincère, irréprochable.

La salle, devant lui, était noire de monde, et bruissait d'une rumeur continue de brouhaha diffus. Demeurant sur le pas de la porte, retenu, en retrait, une main dans la poche de son pantalon, il avait jeté un regard circulaire, l'oeil attentif et les sens aux aguets. D'instinct, il avait repéré Marie dans la foule, il avait deviné sa présence invisible derrière une sorte de frémissement localisé, un marais d'ébullition humaine qui faisait cercle autour d'une figure centrale que dissimulait une dizaine de nuques et d'épaules en mouvement et vers laquelle convergeait un faisceau d'images fugitives, isolées, fragmentaires, visions éparses de bras tendus et de bouquets de fleurs, de catalogues d'expositions, de téléphones portables tenus à deux mains qu'on soulevait à hauteur de visage pour prendre une photo, le cercle ayant fini par s'entrouvrir, comme un drap qui se défroisse et glisse lentement le long de la pierre pour dévoiler la statue qu'on inaugure, et Marie lui était apparue pour la première fois, dans une longue robe satin duchesse bleu électrique. Il n'avait pas été facile de l'approcher, mais, par étapes, tout en retenue et glissements d'épaules, par insinuations du bras pour se frayer un chemin dans la foule, il avait réussi à se mêler au petit cercle étroit qui se pressait autour d'elle et, favorisé par la maîtrise de la langue française qui leur était commune, il avait pu lui adresser la parole. Ce qui fut infiniment plus difficile, ce fut de parvenir à s'isoler un instant en tête à tête avec elle. Mais, dès qu'il y fut parvenu, s'étant procuré au vol deux coupes de champagne qui passaient à leur portée sur le plateau d'un maître d'hôtel, il avait trinqué doucement avec elle, faisant tinter délicatement les coupes l'une contre l'autre comme si c'était deux épidermes hypersensibles que l'on mettait pour la première fois en contact, dans l'inclination prudente des verres, comme deux lèvres qui se rapprochent et s'effleurent, premier baiser encore purement symbolique. Jean-Christophe de G. était arrivé à ses fins, il venait déjà de trinquer avec Marie pour la première fois. La seule

chose qu'il ignorait, c'est que la jeune femme avec qui il venait de trinquer ainsi de manière aussi prometteuse n'était pas Marie (mais tout le monde peut se tromper).

Ce qui avait induit Jean-Christophe de G. en erreur, c'est que la jeune femme parlait français elle aussi, et sans le moindre accent, et qu'elle s'appelait également Marie. Mais ce n'était pas Marie de Montalte, l'artiste qui exposait ce soir au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, mais Marie Kapriski, une jeune Française installée à Tokyo depuis quelques années qui s'occupait du magasin Prada d'Aoyama. Comme elle vivait à Tokyo et qu'elle connaissait tout le monde lors de ce vernissage, elle était une des femmes les plus entourées de la soirée. Le malentendu aurait pu être levé rapidement si Jean-Christophe de G. avait évoqué d'une manière ou d'une autre les oeuvres exposées par Marie ce soir au *Contemporary Art Space* — mais il s'en gardait bien, n'ayant aucune connaissance du travail artistique de Marie — et, si Marie elle-même n'en parlait pas (et pour cause), Jean-Christophe de G. pensait que c'était simplement par pudeur, ce qui l'arrangeait bien, car ce n'était pas une question qu'il avait envie d'aborder. Il préférait parler de lui, des raisons de son voyage au Japon, faisant le mystérieux, gardant un profil bas, passant sous silence le contenu de ses multiples activités. Il fit seulement savoir à Marie qu'il était à Tokyo pour quelques jours, comme propriétaire de chevaux de course, afin de voir courir un de ses pur-sang, Zahir, dans la *Tokyo Shimbun Hai*. Incidemment, lui effleurant le bras dans la conversation, il lui proposa de l'accompagner à l'hippodrome le dimanche suivant, et Marie, qui, c'est incontestable, n'était pas insensible à son charme, au mélange d'élégance et de fermeté qui se dégageait de lui — de ses manières directes, son approche très volontaire, que tempéraient son humour et la douceur de ses gestes —, avait accepté l'invitation avec plaisir (on irait donc aux courses dimanche prochain, au *Tokyo Racecourse*, l'hippodrome de Tokyo).

Si Marie Kapriski, ce soir, portait une robe longue bleue électrique très spectaculaire, les robes exceptionnelles ne manquaient pas autour d'eux dans la grande salle d'exposition du *Contemporary Art Space* de Shinagawa, les tenues de soirée rivalisaient d'audace, d'élégance et de créativité, vestes disymétriques aux couleurs discordantes, fuschia, cerise et mandarine, bustiers moulés en silicone d'Issey Miyake, longues robes dos nus rehaussés d'applications d'éclats de miroirs étincellants, mais les taches de couleur des vêtements les plus spectaculaires semblaient se fondre avec naturel à la surface ondulante de la mer de costumes sombres et de robes plus classiques. Les Japonais sont sobres jusque dans l'excentricité, et peuvent porter des redingotes rayées, des chapeaux bouffants garnis de pendeloques clignotantes et d'énormes lunettes disproportionnées roses et vertes avec une rigueur de Lord anglais et une absence de sourire déconcertante. Ici et là, tout de même, se faisait remarquer un travesti en longue robe fuseau moulante, ou une Japonaise, les cheveux roses et raides, en pantalon treillis et petit pefecto qu'elle portait à même la peau et qui ne cachait pas grand-chose de ses seins inexistantes. Mais Jean-Christophe de G. n'avait d'yeux que pour Marie. Ayant réussi à la couper du reste de la soirée, il l'entourait précieusement son corps, déployant symboliquement ses épaules autour d'elle pour empêcher quiconque d'approcher, ne relâchant la rigueur de son siège que pour lui permettre de faire, à l'occasion, un pas de côté. Ils conversait ainsi au coeur de la foule, riaient très près l'un de l'autre, les

yeux dans les yeux, badinaient en s'effleurant les bras de la main pour ponctuer leurs phrases. Elle éclatait de rire à ses impertinences et lui donna même un petit coup de poing appuyé de protestation sur l'épaule, en se pinçant les lèvres pour se donner de la force. Très près d'elle, corps contre corps, parmi les rires et les exclamations polyglottes de la foule, Jean-Christophe de G. se penchait contre son épaule pour lui dire des galanteries et lui inventer des chimères, et, alors qu'elle refusait de croire qu'il possédait sur lui, ce soir, un hippocampe (ce dont on pouvait en effet raisonnablement douter), il voulut lui faire la surprise mais exigea d'abord qu'elle fermât les yeux, et, pour s'en assurer, se faufilant derrière elle en retirant prestement son écharpe de son cou, qu'il fit tourner dans l'air avec une adresse de prestidigitateur, il lui banda délicatement les yeux en effleurant sa nuque de ses lèvres pour lui voler un baiser (le but secret de l'entreprise ?), avant, son tour de passe-passe accompli, de défaire le noeud de l'écharpe pour lui présenter, sur le dos de sa main, une petite boîte ouverte sur l'hippocampe promis qui reposait sur un coussinet d'ouate bombé — avec son allure piteuse et rabougrie de cavalier d'échecs rosâtre et desséché —, qu'il avait emporté avec lui comme porte-bonheur pour la course de dimanche. Devant l'étonnement enchanté de Marie, dont les pupilles brillaient de reconnaissance (comme si c'était la première fois qu'elle voyait un hippocampe), Jean-Christophe de G. ne put réprimer un sourire de contentement modeste. Et, conscient alors que les astres, ce soir, lui étaient favorables, il respira profondément et leva les yeux vers le plafond à la recherche d'une ouverture qui lui permît de contempler le ciel nocturne témoin de son triomphe, et, tombant sur l'unique hublot ménagé dans la toiture, il aperçut alors sa silhouette en manteau sombre sur le toit. Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ! pensa-t-il — le mari ?! Mais, s'attardant à peine — d'ailleurs la présence avait déjà disparu, il avait dû mal voir — il se perdit un instant dans la contemplation du ciel de Tokyo, qu'il devinait, pâle et parsemé d'étoiles, réduit à la taille d'une miniature, dans l'arrondi parfait du hublot.

Pendant ce temps, Pierre Signorelli, qui, pour dieu sait quelles mystérieuses raisons (dont la coquetterie n'était pas à exclure), n'avait pas laissé son manteau au vestiaire, déambulait majestueusement dans l'exposition, les mains derrière le dos, en cache-col et lourd manteau ceinturé, comme s'il faisait une tournée d'inspection dans une demeure privée, jetant à l'occasion un regard critique et mesuré sur les grandes photographies de Marie exposées sur les cimaises. Lorsque Jean-Christophe de G. le vit apparaître devant lui, qui émergea de la foule comme s'il sortait des eaux (alors qu'il lui était complètement sorti de l'esprit, qu'il en avait oublié jusqu'à l'existence), sa réapparition lui causa une indéniable contrariété, un voile de consternation assombrir son regard. Pierre Signorelli, de sa démarche lente, vint se joindre à eux, un pâle sourire aux lèvres. Il alla faire la bise à Marie, la prenant délicatement par la taille en appuyant le bout de ses doigts sur le fin tissu de sa robe, ce qui sidéra Jean-Christophe de G. Mais il parvint à faire bonne figure et demanda simplement à Marie, un peu piqué au vif, comment il se faisait qu'elle connaissait Pierre Signorelli. Marie éluda, dans un sourire plein de mystère, et dit que c'était bien naturel, quand on habitait dans la même ville. Jean-Christophe de G. n'en crut pas ses oreilles (parce qu'elle habitait elle aussi à Tokyo ?!), mais il n'insista pas. L'arrivée de Pierre Signorelli avait complètement refroidi ses ardeurs et il ne disait plus rien, c'est Pierre Signorelli qui faisait désormais la conversation. Mais, comme il ne disait rien, il n'y avait plus de conversation depuis son arrivée. Le silence devenait

pesant, une gêne s'établit entre eux. Il attendait quoi, là, Pierre Signorelli ? Debout les mains derrière le dos, il transpirait lourdement, le front parsemé de fines gouttelletes de sueur, qui luisaient sur sa peau comme une rosée. Souriant et fat, silencieux et dodu, il souffrait en silence, mais devait se savoir secrètement en beauté dans son extravagant manteau en laine beige pelucheuse. Vous en pensez quoi, vous, de cette expo ? finit-il par dire. Il y eut comme un emballement de la gêne, une lueur d'affollement. C'est pas terrible terrible, hein, dit-il, et il se tut, il n'ajouta rien. Il releva la tête vers eux et les regarda, en attendant une confirmation. Jean-Christophe de G. fut alors extraordinairement gêné — il rougit, même — et, sans hésiter, fusillant Pierre Signorelli du regard, il vola au secours de Marie. Ça va sûrement très bien marcher, lui dit-il à voix basse, en exerçant une pression sur son avant-bras, comme dans un geste de condoléances (n'ayant pas vu les oeuvres, il ne savait trop comment argumenter sa défense).

Marie, surprise, eut un petit geste de recul, et elle leva les yeux sur Jean-Christophe de G. avec un regard hautain et désapprobateur, comme si il venait de proférer, plus encore qu'une totale incongruité, une grossièreté (que cela "marche" ou non n'était vraiment pas la question). Non. Et, comme elle n'avait pas encore exprimé elle-même d'avis sur l'exposition, remettant en place délicatement une mèche de ses cheveux dans un geste gracieux, elle commença à expliquer que les oeuvres exposées ce soir étaient, si ce n'est commerciales (je mets le mot entre guillemets, dit-elle, en grattant rapidement l'air avec deux doigts pour joindre le geste à la parole), un peu faciles, un peu, disons, putassières (et le mot fit tiquer Jean-Christophe de G., qui releva un oeil), qu'en gros, c'était toujours la même chose, toujours le même vieux fond de sauce, les mêmes recettes. Jean-Christophe de G. la regardait, incrédule, ne sachant plus sur quel pied danser, et il se rendait compte qu'à la faveur de cet incident — la survenue fâcheuse de Pierre Signorelli —, Marie s'était métamorphosée sous ses yeux. Jusqu'à présent, elle était restée une créature largement fictive pour lui, simple projection passive d'une femme phantasmée qui évoluait dans son esprit. Elle n'avait jamais réellement interagi avec ses discours, n'ayant rien apporté de personnel à leur échange, si ce n'est sa disponibilité, son acquiescement et ses merveilleux sourires. Et voilà qu'il se rendait compte à présent qu'elle était vivante, qu'elle avait une personnalité, des sentiments, un goût, et qu'il avait affaire, en réalité, à une artiste torturée et encline à l'autodénigrement, sous ses dehors insouciantes. Marie, alors, pour nuancer un peu la sévérité de son premier jugement, concéda qu'il y avait quand même quelques belles choses, et, saisissant cette dernière remarque au vol comme une bouée de sauvetage à laquelle ils pourraient se raccrocher tous les deux, Jean-Christophe de G. approuva largement (en restant évasif sur lesquelles, naturellement).

Bon, eh bien, moi, je m'en vais, dit Pierre Signorelli, qui continuait de transpirer sur place dans son épais manteau. Je te raccompagne à l'hôtel, dit-il à Jean-Christophe de G. Ce n'était pas à proprement parler une question, plutôt une information, et Jean-Christophe de G. fut complètement décontenancé, il ne trouva rien à répondre, aucune excuse, aucun prétexte. Tout s'effondrait pour lui (il se voyait rentrer à l'hôtel avec Pierre Signorelli). Il assura que ce n'était pas la peine, mais cela n'eut aucun effet, une simple protestation de pure forme, et c'est Marie qui lui tendit une main secourable en proposant, s'il souhaitait rester encore un peu, de le ramener elle-

même à l'hôtel. Mais Pierre Signorelli, sur un ton enjoué, et même un petit rire sifflant d'asmathique, répliqua que ce n'était pas possible, qu'il ne pouvait pas le laisser seul à Tokyo cette nuit, qu'il en avait la charge. Jean-Christophe de G. se ressaisit, et, d'une voix ferme, qui ne souffrait pas de contestation, lui dit qu'il restait encore un peu à la soirée (et il échangea furtivement un regard de connivence avec Marie). Comme tu veux, dit Pierre Signorelli, je vais t'attendre, et il s'absenta, s'éloigna les mains derrière le dos dans son long manteau en laine pelucheuse pour aller jeter un coup d'oeil aux cimaises. Il revint presque aussitôt. C'est quand même pas fameux fameux, hein, dit-il. Non, c'est vrai, dit Marie, pensive, après un temps de réflexion. Jean-Christophe de G. les regarda à tour de rôle, médusé.

Ils avaient fini par se mettre en mouvement, nonchalamment, dans la salle d'exposition, demeurant tous les trois ensemble, se déplaçant de quelques mètres, au hasard de la salle. Ils traversèrent la foule et s'avancèrent lentement jusqu'à une oeuvre exposée, un panneau photographique de très grand format, près de quatre mètres sur six, très lumineux, abstrait, qui représentait peut-être un visage en très gros plan. Ils s'étaient arrêtés devant la photo et ne disaient rien. Pierre Signorelli la regardait d'un air boudeur, en jouant avec la ceinture de son manteau, qu'il faisait tourner en boucle devant lui. Il souleva le bras pour leur désigner la photo et les prendre à témoin, mais il n'ajouta rien, se contentant de soupirer. Puis de secouer la tête négativement, n'en revenant pas. Jean-Christophe de G., debout, silencieux, auprès de Marie, guettait ses réactions, inquiet — elle était tellement imprévisible —, et finit par lui demander à voix basse, avec beaucoup de respect, sur un ton qui témoignait simplement d'une curiosité bienveillante, qui était représenté sur la photo. Aucune idée, dit Marie, évasive, sans lui adresser un regard. Elle continuait d'examiner la photo en entortillant une mèche de cheveux entre ses doigts (complètement névrosée, oui, cela se confirmait). Elle eut même un imperceptible haussement d'épaules devant l'inanité de la question. Jean-Christophe de G. ne se découragea pas, et insista, avec toujours plus de doigté. Essayez de vous en souvenir, voyons, lui dit-il avec douceur et persuasion, en soulevant mollement le bras en direction de la grande photo exposée sur le mur. Mais, je n'en sais rien, dit-elle en se dégageant dans un geste d'humeur. Demandez-lui ! ajouta-t-elle, et elle se retourna pour lui désigner Marie au loin dans la salle. Et alors tout s'éclaira pour Jean-Christophe de G., il comprit la situation d'un coup, le quiproquo dans lequel il se débattait depuis le début de la soirée, et un puissant sentiment de honte l'envahit. Il se sentit mortifié. Une seule chose le reconfortait, c'est que personne d'autre que lui ne s'était rendu compte de la méprise. Mais, comme la perspective d'avoir échappé à un grand danger nous fait en général perdre tous nos moyens, quand bien même le danger n'aurait pas disparu, Jean-Christophe de G., qui avait surfé jusque-là innocemment sur la crête du malentendu, se sentit soudain déséquilibré et vulnérable, au bord de l'effondrement, sur le point de gaffer pour de bon quand il reprendrait la parole. Il ne dit plus rien, il éprouvait une grande lassitude. Il regarda ses deux compagnons, les deux personnes avec qui il se trouvait ce soir, et il prit conscience avec une lucidité empreinte de tristesse qu'ils formaient un trio tous les trois, un de ces trios aléatoires qui se forment par hasard dans une soirée, où l'on sympathise, où l'on échange des cartes de visites, et où, l'alcool aidant, dans les rires et la fumée, on s'effleure les bras dans la pénombre et on échange des regards appuyés qui augurent d'une étreinte, et que, la soirée terminée, on ne se revoit plus

et on ne partage plus jamais rien dans la vie. Marie avait même anticipé le désenchantement, qui ne comprenait déjà plus comment elle avait pu trouver Jean-Christophe de G. séduisant. Autant, quand il l'avait abordé, elle l'avait trouvé brillant, audacieux et léger, autant maintenant, avec ses hésitations, ses remarques pataudes, ses silences incompréhensibles et ses questions aberrantes, sa présence lui pesait. Le charme était rompu, et elle ne faisait plus aucun effort pour lui adresser la parole, et, comme lui ne disait rien non plus, la conversation s'était éteinte. Jean-Christophe de G. demeurait debout entre ses deux compagnons, douloureux et pensif, jetant des regards égarés autour de lui, comme s'il cherchait un prétexte pour quitter leur compagnie.

Depuis l'instant où il avait aperçue Marie dans la foule, à vingt mètres de distance, Jean-Christophe de G. n'avait plus de pensées que pour elle, Marie de Montalte. Il n'entendait plus rien des conversations autour de lui. Il était resté sur place, mais, tandis qu'on lui parlait, il se retournait discrètement pour observer Marie à distance, ne pouvant détacher ses yeux de sa silhouette radieuse, qui aimantait les regards. Il émanait d'elle quelque chose de lumineux, une grâce, une élégance, une évidence — elle rayonnait, littéralement, dans ce vernissage. C'était donc elle, Marie de Montalte, cette femme qui, sans rien faire, saturait l'espace de sa présence, pas précisément froide, mais distante, lointaine, non concernée, comme égarée dans cette exposition qui ne semblait pas être la sienne, et qui semblait supporter, avec quelque chose de résigné et de foncièrement mélancolique, les frivolités de ces soirées de vernissage, la superficialité des conversations, leur écume frissonnante qui roulait comme des vagues autour d'elle pour aller s'échouer sur le rivage, comme si sa peau était blindée, son épiderme cuirassé, que son âme était étrangère à la médiocrité, étanche à la vulgarité. Elle était vêtue d'un ample pantalon de soirée noir avec une fine bande de smoking verticale et d'un chemisier blanc à col lavallière (et, la voyant si sobrement, si impeccablement vêtue, avec autant d'élégance et de simplicité, Jean-Christophe de G. eut conscience qu'il avait eu tort de croire que l'artiste de la soirée devait nécessairement porter la robe la plus voyante). Elle ne disait pas un mot, et elle hochait la tête, absente, elle recevait le bruissement des compliments avec indifférence, les yeux dans le vague, entourée d'une cour bigarrée d'admirateurs et d'officiels, et il perçut tout de suite qu'il émanait d'elle, dissimulée, souterraine, une faille, une fragilité, une fêlure secrète.

Jean-Christophe de G., n'y tenant plus, voulut faire sa connaissance immédiatement et demanda à Pierre Signorelli de la lui présenter. Mais Pierre Signorelli fit valoir qu'il ne l'avait jamais rencontrée. Alors, Jean-Christophe de G. tourna brusquement les talons et laissa ses compagnons sur place sans un mot. Il se dirigea vers Marie. Son arrogance avait disparu, sa prestance s'était affaissée d'un coup (et il n'est pas exclu, que la blessure d'amour-propre qu'il venait de subir, ne l'ait pas mis précisément dans les meilleures dispositions pour aborder Marie). Il avançait lentement, les épaules basses, presque voûtées. Il hésitait, intimidé, il tergiversait, il louvoyait sur place. Il s'immobilisa à quelques mètres de Marie, et il l'observa un instant à distance, demeurant en retrait. Marie lui tournait le dos, il voyait ses épaules bouger délicatement sous le tissu légèrement bouffant du col de son chemisier, qui se soulevait légèrement, par vagues aériennes comme si le vent les soulevait, comme si elle respirait fort. C'était d'autant plus curieux à observer que

plus personne ne lui parlait. On s'était écarté d'elle, le premier cercle qui l'entourait s'était distendu avec égard, pour la laisser seule, avec pudeur, une certaine crainte, du respect, et il regardait ses épaules se soulever par spasmes, comme si elle tremblait de froid, seule, dans cette grande salle d'exposition. Et alors, sans même encore apercevoir son visage, il se rendit compte qu'elle pleurait. Et, quand elle finit par bouger la tête, et qu'il aperçut son visage de profil, il vit les larmes qui coulaient sur ses joues.

A genoux sur le toit, j'observais Marie et je murmurai doucement son nom dans la nuit, je bougeai les lèvres, mais aucun son ne sortit de ma bouche, seulement une légère buée, une haleine hésitante que je vis stagner un instant devant moi dans l'air sombre. Alors, remuant de nouveau tout doucement les lèvres en regardant intensément Marie en contrebas, j'articulai muettement les mots "je t'aime", je le dis douloureusement. Aucun son ne sortit de ma bouche, je ne m'entendis pas le dire, mais mes lèvres avaient de nouveau bougé, et, quand elles s'étaient entrouvertes, une nouvelle bouffée de buée s'était échappée de ma bouche, flottante, évanescence, qui contenait l'aveu que je venais de faire, que je vis se dissoudre lentement devant moi et aller se fondre dans l'air glacé de la nuit, comme s'il retournait au néant d'où il s'était un instant échappé.

Pendant longtemps, quand j'étais arrivé sur les toits, je n'avais pas réussi à repérer Marie dans la foule à travers le hublot. Pendant une minute, deux peut-être — une éternité —, je ne l'avais pas vue. Je l'avais cherché intensément du regard, les doigts tremblants d'émotion, affolé de ce que je venais de faire, d'avoir eu cette impulsion irrésistible d'emprunter les escaliers de secours pour accéder aux toits à l'insu des gardiens. Je guettais les bruits qui se faisaient entendre en-dessous de moi dans le parc. Chaque variation infime dans la permanence de la nuit, chaque modification bénigne dans son silence immense, que troublait à peine la rumeur étouffée qui provenait des salles d'exposition, me faisait dresser l'oreille. Tout constituait pour moi une menace, les bruits évidemment (une respiration confuse de chien, des grattements de terre qu'on retourne, le craquement du vent dans les branches), mais aussi les moindres déplacements de lumière que je surprénais dans l'obscurité, les pinceaux de phares que je voyais se déplacer au loin et qui plutôt que de s'éloigner à l'horizon semblaient se rapprocher inexorablement de moi — et cet instant de panique, où je me figeai un instant sur place, retenant ma respiration, quand je crus discerner un faisceau de lampe de poche au pied des escaliers de secours. Lorsque, en arrivant sur les toits, je m'étais penché pour la première fois au-dessus du hublot, je ne pensais rester là que quelques secondes, juste le temps de jeter un coup d'oeil sur la salle et repartir aussitôt, dès que j'aurais aperçu Marie. Mais je n'avais pas vu Marie. Je l'avais cherchée longtemps des yeux, mais je ne voyais qu'une foule indifférenciée en-dessous de moi, foule bruisante de cocktail qui semblait agitée de

courants internes qui la mélangeaient et la recomposaient sans cesse, à la fois immobile et en mouvement, qui se distendait parfois en de molles excroissances momentées et se recomposait aussitôt, quelques individus se frayant un passage en son sein, qui avançaient de profil, un verre à la main, jouant de l'épaule pour gagner quelques mètres et rejoindre un sous-groupe dans lequel ils se diluaient instantanément.

Je pensai que Marie n'était pas venue, qu'elle avait annulé sa présence à la soirée. Je crus que le trouble dans lequel elle se trouvait depuis notre rupture lui avait fait renoncer à apparaître au vernissage de cette exposition, qu'elle préparait pourtant depuis plus de deux ans. Accroupi dans l'ombre du toit, une main en équilibre sur le revêtement d'aluminium que je sentais lisse et glacial sous mes doigts, j'observais la foule en contrebas à travers le hublot, et je veillais à ne pas apparaître dans le champ de vision des invités, pour la plupart parfaitement indifférent à ce qui pouvait se passer au-dessus de leurs têtes. Une fois, pourtant, je faillis être repéré par quelqu'un qui leva les yeux à l'improviste vers le plafond, et je me reculai dans un geste réflexe. Prudemment, sans faire de bruit, je rassemblai les pans de mon manteau autour de moi pour offrir moins de surface visible aux regards, comme si mon corps était une cible et que chaque regard, en contrebas, une arme qui eût pu m'abattre. Je surplombais la foule de cinq ou six mètres et je continuais à chercher Marie du regard, de plus en plus impatient de la découvrir, sachant que je ne devrais pas tarder à repartir, que je ne pourrais pas rester là indéfiniment. Le regard intense, fixe, tendu, je passais toutes les femmes en revue avec émotion, je détaillais leurs traits, j'allais de visage en visage, de silhouette en silhouette. Parfois, je croyais l'apercevoir, j'étais persuadé que c'était elle que je voyais de dos, mais je devais me détromper quand la femme se retournait. J'essayais, à force de volonté, de faire apparaître l'image de Marie devant moi dans cette foule, où elle ne se trouvait manifestement pas. J'écarquillais les yeux, je forçais la pupille, ma vue se brouillait, et, dans une sorte de vertige, ou d'hallucination, je finis par voir ce que je voulais voir, et j'aperçus Marie au milieu de la foule, ou plutôt elle se révéla à moi comme une photographie qui apparaît dans un bain de développement, son visage se superposant à celui d'une autre femme, mais le visage de l'autre femme finit par prendre le dessus, en faisant fondre et disparaître l'illusion de Marie sous ses propres traits, pour m'apparaître telle qu'elle était vraiment, une autre femme — un leurre.

La nuit était glaciale, j'étais frigorifié. Je me mis à me frotter les mains l'une contre l'autre, à les réunir sous ma bouche pour souffler dessus. La pâle lueur bleue des diodes électroluminescentes rayonnait faiblement autour de moi sur les toits, et on apercevait un réseau de gros filins métalliques tressés qui montaient le long de la coque d'aluminium pour converger vers un lanterneau conique, qui formait comme une petite tour de contrôle vitrée au sommet du toit. Je pensai alors que Marie se trouvait peut-être dans une autre salle du musée, et que je pourrais éventuellement l'apercevoir de là-haut, si je parvenais à me hisser jusque-là. Je me relevai et me déplaçai, prudemment, à croupetons, sur le toit, gardant les mains au sol. Le sol vent soufflait fort et je fus pris de vertige, je rebroussai chemin. Je ne m'étais absenté qu'un instant du hublot, mais lorsque je me penchai de nouveau par-dessus le vitrage pour observer la salle d'exposition en contrebas, cette salle qui, jusqu'alors

m'avait semblé si abstraite, hantée par une foule irréaliste et absente, m'apparut soudain comme un lieu presque familier, plein de gens réunis là pour un vernissage qui parlaient fort dans un brouhaha continu. Et, si je vis la scène avec autant de netteté, si elle s'imposa à moi avec cet effet de réel saisissant, c'est que Marie était là, je l'avais sous les yeux. Et, lorsque je l'aperçus, j'éprouvai un immense soulagement, la fin de l'inquiétude, un relâchement complet de la tension que son absence avait fait naître en moi depuis plusieurs jours.

Marie — la dernière fois que nous nous étions aimés, j'avais embrassé ses paupières closes qui avaient palpité un instant sous mes lèvres comme des ailes de papillon. Et si mes lèvres, ensuite, étaient restées humides et légèrement salées, c'est parce qu'elle pleurait — c'est parce que c'était ses larmes que j'avais embrassés.

J'avais aperçu Marie, il ne m'en fallait pas davantage, et je faillis repartir aussitôt, mais je m'attardai encore un peu, pas longtemps, encore une trentaine de secondes — en tout, je n'avais pas dû rester plus de deux ou trois minutes sur les toits, avant de redescendre par les escaliers de secours et de quitter le musée par une porte dérobée. Mais j'étais tellement attendri de l'observer. Quoi qu'elle fasse, Marie m'attendrissait, et de pouvoir la regarder encore un peu sans qu'elle ait conscience que j'étais en train de l'observer était un délice surnaturel auquel je ne pouvais pas résister. Elle

Avec qui parlait-elle à cet instant précis, j'aurais été incapable de le dire. Sur le moment, je n'y avais pas fait attention, et, par la suite, en y réfléchissant et en essayant de me remémorer la scène, je ne parvenais pas à me rappeler qui se trouvait avec elle. Je la resituais mentalement très bien elle, je revoyais l'endroit où elle se trouvait, la salle d'exposition, la foule, la lumière vive des spots, je voyais même dans un léger *sfumato* les confins de la salle et le profil des oeuvres exposées, mais j'étais incapable de dire qui se trouvait à côté d'elle à ce moment-là, il y avait là, non pas une présence humaine — l'homme, ou la femme, avec qui elle parlait — mais une absence, un blanc, un manque, que je ne pourrais jamais combler.

Je retenais ma respiration, immobile sur le toit, et je continuais de regarder Marie à travers la vitre du hublot. Je me rendis compte alors qu'à force de l'observer, je pouvais deviner certaines phrases qui se dessinaient sur ses lèvres, au début de simples énoncés sommaires, ponctuations naturelles qui ne faisaient qu'accompagner une situation évidente à interpréter, comme quand je lisais "bonjour" sur ses lèvres ou que je parvenais à déchiffrer, dans le mouvement comme engourdi et ralenti de sa bouche, un muet "*nice to meet you*" qu'elle adressait en inclinant la tête avec une cordialité retenue. Je me mis alors à concentrer mes regards plus précisément sur ses lèvres, à étudier attentivement les mouvements de sa bouche, ses déplacements labiaux, la position de sa langue. Je ressentais en même temps une inquiétude diffuse à l'observer ainsi à son insu, craignant soudain de suprendre quelque vérité secrète que je n'aurais jamais dû apprendre, un aveu involontaire qui aurait pu lui échapper dans la mesure où elle ignorait que j'étais en train de l'observer. Avec une appréhension croissante, je m'imaginai être témoin d'une

révélation bouleversante, quelque chose d'intime ou de strictement privé qui se fût rapporté à notre amour ou aux circonstances encore récentes de notre rupture, mais la seule phrase complète et intelligible que je pus lire ce soir-là sur ses lèvres ne m'apprit rien que je ne savais déjà, même si elle pouvait s'appliquer indirectement à son état d'esprit depuis notre rupture. Cette phrase — du pur Marie —, qu'elle avait dite d'un coup, dans un élan spontané, les yeux brillants, avec la sorte de franchise enjouée et souveraine qui la caractérise, c'est : "Moi, quand je suis déprimée, je me fais un oeuf à la coque."